1

Vendredi

— Alors, Dinah, c'est le grand jour ? Le trentième printemps… ?

Mon esprit s'empresse d'émerger de la rêverie où j'étais plongée. Ma main s'abat sur la souris. La page sur Ian Trutch se ferme, et la brochure sur laquelle je suis censée travailler – pour une importante collecte de fonds prévue en décembre – réapparaît sur l'écran. Cet événement sera l'occasion de récompenser les donateurs les plus généreux et de présenter notre projet pilote, à savoir le système de traitement écologique des eaux usées, affectueusement surnommé « Mudpuddle », le bourbier, par mes collègues de travail de la Green World International.

Je pivote sur ma chaise pour faire face à Jake.

— Salut !

Jake Ramsey, mon patron et la coqueluche du bureau, hésite à entrer et reste sur le seuil de mon minuscule bureau. Il dissimule un petit rire nerveux sous une toux discrète.

— C'est bientôt le jour fatidique des trente ans, si je ne m'abuse ? J'espère que vous allez fêter ça !

— Chut, Jake, moins fort !

— Pourquoi ? Où est le problème ?

— La trentaine, justement ! Je ne l'attendais pas aussi vite.

— C'est la vie. Le temps d'une pirouette et hop ! On se retrouve avec un an de plus.

— C'est terrifiant. Au fait, qui m'a dénoncée à propos de mon anniversaire ?

— Ida.

— J'aurais dû m'en douter.

Ida est notre standardiste – une petite bonne femme adorable, ridée comme une pomme. Personne n'a jamais réussi à la contraindre de prendre sa retraite, car bien qu'ayant atteint un âge canonique, elle fait très bien son boulot. Je dirais même qu'elle est irremplaçable. Elle passe la moitié de son temps – et par conséquent de son salaire – à pratiquer le commérage intensif. Elle prétend que c'est un excellent dérivatif.

Je murmure :

— D'accord, mais vous n'en parlez à personne ! J'ai la ferme intention de m'accrocher à mes vingt-neuf ans pendant quelques années encore.

C'est sans doute trop tard. Si Ida est au courant, toute la boîte doit l'être aussi.

Jake semble impatient d'en savoir plus.

— Je suppose que vous allez faire une grande fiesta, non ? Ça s'impose.

Ses yeux d'alcoolique repenti brillent d'envie.

Son trentième anniversaire remonte à deux décennies. Il s'est retrouvé avec un petit bidon replet et une ex-femme qui l'accuse de tous les maux de la terre – de sa jeunesse perdue au trou de la couche d'ozone…

Jake nous laisse souvent entendre que sa seule passion aujourd'hui est de se réfugier dans son fauteuil inclinable pour regarder le sport à la télé. Il prétend être immunisé à jamais contre les femmes, et qu'aucune d'elles ne lui jouera plus de mauvais tour. Mais les bureaux de la Green World International sont remplis de femmes. Nous ne sommes pas dupes !

— Je n'ai aucune fête en vue. Le problème, c'est que mon anniversaire tombe un dimanche et, sauf erreur de ma part, nous recevons la visite du Chef Suprême de l'Est lundi matin, non ?

Jake soupire.

— Exact. Ian Trutch vient nous voir.

Ian Trutch fait partie des instances supérieures. Et au bureau, tout ce qui représente la hiérarchie est surnommé « Le Côté Obscur de la Force ».

L'arrivée de Ian Trutch nous a été annoncée pratiquement au dernier moment – la semaine dernière en fait – et tout le monde est à cran. Trutch doit venir à Vancouver pour effectuer des contrôles et de la restructuration. En d'autres termes, ça pourrait tourner au massacre.

Dès que Jake nous a annoncé la nouvelle, j'ai sombré dans la panique. C'est que je tiens à mon boulot, moi ! Bon, d'accord, le salaire est minable, les bureaux sont aussi hideux qu'exigus, les bénévoles très bizarres et les heures supplémentaires ne sont pas payées. Mais d'un autre côté, nous avons le sentiment d'œuvrer pour le bien de l'humanité et nous sommes une bande de joyeux fêt… collègues.

Je m'empresse donc de taper « Ian Trutch » sur Google puis d'appeler l'agence où ce « brave » homme vient de se livrer à son dernier massacre pour essayer de glaner quelques infos. Quand j'obtiens enfin Moira, mon contact à Ottawa, au téléphone, elle parle d'une voix à peine audible.

— Si tu savais, Dinah… ! Il est sans pitié. Le mois dernier, quatre nouveaux bureaux ont été vidés de leurs occupants… des bas salaires. Naturellement, pas question de s'en prendre au Côté Obscur. Je ne sais même pas si je devrais t'en parler… Big Brother est peut-être en train de m'espionner… et il a des espions dans la place. Il faut que je te raconte ce qui est arrivé à une collègue… Oh zut, un de ses sbires est en train de rappliquer ! Il faut que j'y aille.

Elle raccroche précipitamment. Je suis un peu sonnée par ce que je viens d'entendre. Je sais que Moira est débordée et qu'elle a sûrement besoin de vacances… Il n'empêche que quatre bureaux vides, c'est quatre bureaux vides !

Ainsi donc, cet homme est impitoyable… Mais si j'en crois

la photo de lui sur son site web, c'est aussi un spécimen de premier choix.

Ian Trutch est ce qu'on appelle un beau mec.

Beau, mais cruel.

Le journal d'entreprise de Green World International a fait paraître un long article sur lui. Apparemment, Ian Trutch a été recruté pour faire passer notre organisation du vingtième au vingt et unième siècle, et son objectif est de graisser les rouages de la machine pour faire de GWI une entreprise rentable.

Rentable et *machine* sont des mots qui ne s'appliquent absolument pas au profil de notre boîte. Nous sommes une agence pour la protection de l'environnement et notre raison d'être est de crier haut et fort ce qui ne va pas dans le monde.

GWI s'intéresse en ce moment au bio-mimétisme, théorie qui étudie la façon dont l'homme pourrait reproduire artificiellement un écosystème, de façon à préserver les ressources naturelles de la planète. Notre mission est de redéfinir le « développement durable », de promouvoir le modèle de la biodiversité dans les entreprises et de faire comprendre qu'une certaine forme d'agriculture est en train de tuer notre planète, de crier haut et fort que la flore et la faune d'une forêt ou d'un océan n'ont pas besoin d'intervention humaine pour survivre. Nous essayons de convaincre les gouvernements de laisser les dernières (et rares) ressources de la planète nous apprendre à vivre.

C'est simple, finalement.

Enfin… à condition de s'appeler Dieu !

Moi, je travaille dans les Relations Publiques et au service Création. Mon job consiste à imaginer tous les moyens possibles de soutirer des fonds aux entreprises qui, hélas, les lâchent avec un élastique ! Et je me débrouille comme un chef. Mon diplôme des Sciences de l'Environnement me permet de frapper les esprits et de récolter de l'argent, car l'image que je donne de l'avenir du monde, fondée sur des bases scientifiques, n'est pas jolie jolie… C'est le moins que l'on puisse dire. Et puis, le fait d'avoir pour mère une scientifique de renom m'aide sans doute

un peu. Car le plus difficile, c'est d'avoir un premier contact avec la bonne personne.

Et maintenant, il y a le problème de l'eau. Depuis un an, Jake s'efforce de promouvoir le projet Mudpuddle auprès de nos homologues étrangers, et c'est la folie dans les bureaux. Nous avons emménagé dans des locaux plus vastes, toujours aussi miteux, mais plus vastes. Nous multiplions les contacts avec les filiales de Green World à Moscou, Barcelone, Rome et Tokyo.

Et notre plus grand succès, c'est d'avoir enfin trouvé le grand donateur que nous cherchions en la personne de Tod Villiers. Le gouvernement va s'aligner à cent pour cent sur sa donation, une somme qui s'élève quand même à près d'un demi-million de dollars !

Tod est un spécialiste du capital-risque qui approche de la cinquantaine. C'est un homme grassouillet, chauve, au teint olivâtre, avec une peau constellée de cicatrices d'acné et des yeux globuleux noisette. Mais l'important, sur le plan financier, c'est qu'il est fou de notre projet. Il y croit dur comme fer et avait très envie d'investir. Il a libellé un premier chèque qui n'était qu'un amuse-gueule. J'ai dû maintenir la pression jusqu'à ce que le collecteur de fonds puisse encaisser la seconde partie de sa contribution – la plus importante – au printemps. Car bien que nous ayons reçu le dernier chèque, ce dernier est post daté. Mais je ne me fais aucun souci.

Tout ça pour dire que soudain, les projecteurs se sont braqués sur nous comme jamais. Nous avons commencé à nous intéresser de très, très près à tout ce qui avait un rapport avec l'$H^{2}0$. Les Journées Nationales des Zones Humides et les Forums Mondiaux de l'Eau ont pris soudain une place croissante dans notre emploi du temps. Désormais, jamais plus nous ne nous prélasserons dans un bon bain, jamais plus nous n'utiliserons de lave-vaisselle et ne sauterons dans une piscine, jamais plus nous ne laisserons couler trop longtemps l'eau du robinet pour nous brosser les dents, sans nous sentir horriblement coupables.

Green World est en train de prendre une ampleur énorme,

et si j'en crois la direction, c'est la raison pour laquelle on nous envoie Trutch. Pour faire un peu d'élagage stratégique avant que les branches ne poussent dans tous les sens.

— Ecoutez, Jake, quand ce Trutch arrivera lundi matin, envoyez quelqu'un d'autre chercher les cafés et les beignets. On ne va quand même pas lui dérouler le tapis rouge, à cet exploiteur ! Vous n'avez qu'à envoyer Penelope.

Jake dresse l'oreille et demande :

— A propos, ça se passe comment avec Penelope ?

Une voix grave et langoureuse interrompt notre conversation.

— Jake, mon chou, la prochaine fois que vous prendrez la décision d'embaucher quelqu'un de doué pour les langues, assurez-vous qu'il soit suffisamment âgé pour tenir l'alcool et baiser en toute légalité.

C'est Cleo Jardine, Chargée des Relations avec les Partenaires de la GWI et qui travaille avec moi pour le bien des salariés. Cleo est originaire à 50 % des Barbades et à 50 % de Montréal. Ses cheveux en bataille ont une couleur qui n'est pas sans rappeler la cerise au marasquin trempée dans un bain de chocolat amer.

Elle passe autour du cou de Jake un bras gracile et bronzé, et lui chuchote à l'oreille :

— Notre Penelope a une malle pleine de petites choses blanches toutes neuves pour sa nuit de noces, Jake. Elle a tout prévu. Une petite vie parfaite en tout point. Dans un contexte différent, je trouverais peut-être ça charmant.

— Hein ?

Jake a l'air un peu surpris. Puis il éclate de rire.

— Je sais bien qu'elle est jeune, mais elle est très douée.

Ce n'est pas sa jeunesse qui nous pose problème, ni son talent. Quoique…

Disons un tout petit peu.

Cleo repasse à l'attaque.

— Le genre de talent dont nous avons besoin au bureau, ce sont des gens qui pissent debout ! S'il vous fallait à tout prix

embaucher une nouvelle *femme*, pourquoi n'avoir pas choisi une fille avec une tête de pit-bull mais néanmoins très prometteuse ?

— Désolé, mais je n'ai pas réussi à trouver un pit-bull qui ait ses compétences.

Notre nouveau petit génie, Penelope Longhurst, est une fille de vingt-deux ans très futée. Diplômée du Bennington College à l'âge de vingt ans avec mention très honorable, elle est en outre très jolie – de grands yeux verts et des cheveux blonds soyeux couleur de miel. Mais elle s'habille au ras du cou. Un centimètre plus haut et elle risquerait de s'étouffer ! Penelope est vierge et fière de le dire, et elle se fait l'avocate du Mouvement Nouveau pour la Pudeur et le Moralisme.

On devrait en avoir un échantillon dans tous les bureaux.

Depuis que Penelope nous a rejoints à la GWI il y a trois mois, elle a commencé à faire un complexe de supériorité et un plein de suffisance. Nous l'avons tous ressenti. Un jour, n'importe quand, elle va péter un câble, et ce jour-là, croyez-moi, la candeur et l'autosatisfaction s'abattront sur tout le bureau !

Cleo insiste.

— Cette fille a peur. Elle est morte de trouille. Elle est très sensible, c'est évident, il lui faut juste surmonter le plus dur… N'y voyez surtout aucun jeu de mots de ma part !

Quand on parle du loup…

Lorsque je quitte Jake et Cleo pour aller aux toilettes me rafraîchir le visage et faire une petite retouche de maquillage devant le miroir, voilà notre Penelope, Miss Iles Vierges en personne, qui sort en trombe de l'un des boxes.

Elle se déplace avec une énergie qui confine à l'hystérie. Je ne peux m'empêcher de penser que quelques endorphines libérées par l'orgasme lui feraient le plus grand bien.

Si vous voulez vraiment le fond de ma pensée, ça nous ferait le plus grand bien à tous.

Penelope se plante devant le miroir près de moi et commence à tripoter ses boutons, ses cheveux, et la dentelle autour de son cou. Ses doigts ne tiennent pas en place. Ils se promènent sur

ses vêtements comme les mains d'un flic en train de se livrer à une fouille en règle.

— Salut, Penny. Un problème ?

Elle secoue la tête en maugréant.

Je ne me décourage pas.

— Alors, ça se passe comment ?

Lorsqu'on se retrouve à côté d'une collègue dans les toilettes pour dames, le savoir-vivre exige qu'on fasse un effort pour bavarder avec elle, non ?

J'ôte le capuchon de mon nouveau tube de rouge à lèvres couleur bordeaux cannelle. Penelope fait une tête bizarre. Elle me regarde comme si j'étais en train d'appliquer du cyanure sur mes lèvres.

— Tu aimes cette couleur ?

Elle fixe mon image dans le miroir sans bouger d'un pouce.

Je continue…

— On ne sait jamais… des mecs supercraquants peuvent toujours se pointer au bureau.

Je vois sa bouche se pincer. Mais je ne suis pas du genre à abandonner facilement.

— Moi, je dis toujours qu'il faut se préparer à toute éventualité !

Comme Penelope est la plus jeune d'entre nous, et nouvelle dans le métier, on pourrait s'attendre à ce qu'elle essaie de s'entendre avec nous, non ?

Qu'elle essaie d'être un peu gentille.

De répondre quand on lui parle.

Voire de nous cirer les pompes.

Eh bien, vous ne devinerez jamais ce qu'elle me répond. Elle me regarde fixement, le sourcil haut levé, et finit par lâcher :

— Vous savez ce que vous êtes, Dinah ? Une mangeuse d'hommes !

Je la fixe à mon tour.

Une mangeuse d'hommes ?

Une expression qu'on utilisait dans les films des années quarante, non ?

Une espèce qui s'est éteinte depuis longtemps.

En plus, Penelope ne sait rien de moi.

Il n'y a d'ailleurs rien à savoir.

Enfin, presque.

D'une certaine façon, ma vie est si mince qu'elle pourrait passer par la fente d'une boîte aux lettres…

Pour résumer : Dinah Nichols a quitté son ex-fiancé Mike il y a trois ans, l'abandonnant sur l'Ile de Vancouver pour échanger l'angoisse d'une petite vie douillette et confortable contre l'angoisse du grand froid dans la ville de Vancouver. J'ai été éperdument amoureuse de Mike. Un amour de midinette, presque mièvre. J'étais aux anges, c'était l'homme de ma vie… C'est alors que j'ai eu quelques révélations sur lui. Comme un signe du destin. En l'espace de vingt-quatre heures, j'ai fait mes valises, prête à rejoindre Vancouver. Je n'ai même pas accordé à Mike la satisfaction d'une scène de rupture.

Ces trois dernières années, j'ai vécu comme une nonne, tant sur le plan financier que sur le plan affectif. J'ai mené une existence réduite au strict minimum : boulot-dodo, dodo-boulot à part quelques sorties en boîte avec Cleo et mon voisin de palier Joey Sessna. Joey est actuellement le seul homme dans ma vie. Je l'ai repéré lors d'une collecte de fonds de la GWI, quelques semaines après mon arrivée dans la boîte. C'était le seul invité qui ne collait pas avec le profil type du donateur (des millionnaires de plus de quatre-vingt-dix ans !). Joey approchait de la trentaine et assumait à 100 % son homosexualité (il est très appétissant avec ses allures de grand enfant d'Europe de l'Est, ses cheveux raides blond sale, ses yeux bleu pâle et son sourire en coin qui cache des dents de perle). Le jour où j'ai posé pour la première fois les yeux sur lui, il s'était discrètement invité à la réception en passant par une petite porte, et il entassait des hors-d'œuvre sur son assiette avec la désinvolture qu'on ne voit que chez les acteurs qui crèvent de faim. J'ai réussi à me frayer un chemin jusqu'à lui avant que quelqu'un ait le temps de le flanquer dehors, et lorsque la fin de la collecte est arrivée, Joey

m'avait déjà fait connaître tout son répertoire d'imitations. Et en prime, il m'avait refilé un tuyau sur l'appartement que j'occupe aujourd'hui.

J'ai essayé de jouer les filles à qui tout réussit. Quand je ne m'amuse pas autant que prévu, j'essaie au moins de donner de moi l'image d'une bonne vivante.

Penelope, elle, a tout pour elle (enfin, d'après ce que je sais). Elle pourrait s'éclater dans la vie. Elle est entièrement financée par ses riches parents, possède une Audi, des cartes de crédit et peut réserver des billets d'avion quand ça lui chante. Selon les rumeurs, elle aurait un petit ami vierge et un peu nigaud au fin fond de l'Est américain. Le bruit court aussi qu'il doit venir la voir très bientôt, sans doute pour se payer quelques câlins (en tout bien tout honneur) et s'assurer que sa Penelope n'a pas été violée de son plein gré par l'un des mâles dominants du bureau.

En laissant traîner mes oreilles pendant la pause déjeuner, j'ai appris que Penelope, avant d'entrer à l'université, avait fréquenté une école privée en Suisse, où elle avait vécu l'un des pires moments de son existence.

Penelope a confié à Lisa que dans l'élégant réfectoire de l'école, on lui avait servi du lapin sur des assiettes en porcelaine Crown Derby. Tout le monde ignorait que ces mêmes lapins avaient été ses meilleurs amis, ses confidents à fourrure, et qu'elle descendait chaque nuit les rejoindre dans leurs clapiers pour leur raconter tous ses malheurs (jusqu'à ce qu'ils se retrouvent dans son assiette, cela va de soi).

Elle n'avait pas d'autre ami, dans cette école. Penelope était différente des autres filles, une bande de garçons manqués qui, la nuit venue, quittaient leur chambre en se laissant glisser le long de la gouttière et faisaient du stop jusqu'au centre-ville pour rencontrer des garçons. Elles se laissaient peloter avant de faire l'amour sans capote à l'arrière d'une voiture.

A en croire Penelope, cette école suisse avait été une véritable torture (avec des coucous en bruit de fond…). Elle regardait de loin, en simple spectatrice, les autres filles donner libre cours

à leurs fantasmes et à leur sexualité débridée, et gâcher leurs meilleures années dans la désinvolture la plus complète.

J'ai été tentée d'intervenir auprès de Penelope pour protester. Je mourais d'envie de lui dire : « Depuis quand l'adolescence est-elle considérée comme les meilleures années de la vie ? Les années ado, ce sont les pires ! »

Penelope a aussi parlé de la honte qu'elle avait ressentie en voyant les conséquences des aventures hasardeuses de ses « copines ». Au début, ce n'était pas bien grave, des peines de cœur et les premières désillusions. Mais ensuite, tout y est passé : les MST, les grossesses et les drogues de synthèse.

Tandis que les autres étaient en train de se noyer, Penelope a su garder la tête hors de l'eau. Elle a réussi à garder son coin de chambre bien propre et sa virginité intacte. Elle a même su remplacer ses amis à fourrure par des livres en langues étrangères. Elle n'avait pas eu beaucoup de mal à s'y attaquer car, en Suisse, tout le monde parle au moins quatre langues. Elle était aussi très attirée par la musique, la poésie et la littérature. Pendant la pause déjeuner, je l'ai entendue parler en boucle à Lisa de ses livres préférés : *Le Grand Meaulnes* pour son côté désespéré et son romantisme, et *A la Recherche du Temps Perdu* par nostalgie d'une période révolue qu'elle trouvait autrement plus attirante que notre monde à nous.

Pour moi, Penelope ressemble un peu à une geisha new-age, avec sa connaissance approfondie des arts, des langues étrangères et de la féminité, et désireuse d'assurer leur promotion, à part le sexe bien sûr.

En ce qui me concerne, j'ai peut-être un peu trop joué la célibattante qui subvient seule à ses besoins. En réalité, ma mère m'a proposé à plusieurs reprises son aide, mais j'ai toujours refusé. Il faut dire que depuis quelque temps, la fortune de ma famille a tendance à fondre.

Je regarde de nouveau le reflet de Penelope dans le miroir. Mangeuse d'hommes ! Cette expression est ridicule et totalement ringarde. Voyons, réfléchissons une seconde… Ce

« compliment » ne m'était peut-être pas destiné ? Penelope s'est sûrement trompée, elle a dû me confondre avec Cleo – l'intrépide Cleo qui considère l'ensemble de la population mâle comme son terrain de chasse personnel.

Je m'adresse au reflet de Penelope.

— Tu te trompes de fille.

— Pas du tout. Je sais des choses sur toi.

— Attends, j'ai une question : comment dit-on maison-travail, travail-maison en russe (j'évite de dire dodo-boulot, boulot-dodo, c'est sûrement moins facile à traduire).

— *Dom-robotya, robotya-dom*.

— *Robotya*, comme dans robot… ?

— C'est ça.

— Je te remercie pour cette info totalement déprimante. Maintenant, écoute-moi bien, et tu as intérêt à me croire ! Ma vie se résume à *dom-robotya, robotya-dom*.

— Je maintiens ce que j'ai dit. Je sais des choses sur toi. Tu es une mangeuse d'hommes.

Je ne sais plus comment me défendre. J'ai grandi à la lisière de la forêt boréale et j'ai été scolarisée à domicile avec une bande d'enfants de toutes les couleurs – progénitures d'artistes, de scientifiques et de libres-penseurs qui cherchaient une alternative au monde d'aujourd'hui. Maintenant que Penelope est là, devant moi, je regrette de n'avoir pas connu les bagarres de cours d'école.

Comment lui dire que je n'ai pas mangé de l'homme depuis des siècles ? Qu'en un an, j'en ai vaguement mordillé un seul du bout des dents ? Ce n'est pourtant pas l'envie qui me manque, mais depuis ma rupture avec Mike, je trouve les hommes de plus en plus difficiles à digérer.

D'accord, j'ai dû lui faire une mauvaise impression, je l'avoue. Sans le vouloir… C'est quand même moi qui ai eu l'idée de faire travailler Ida au standard, en bas, pour qu'elle déclenche une alerte Code Bleu chaque fois qu'un mec sexy pénètre dans l'immeuble. Une attitude qui peut paraître un peu prédatrice

pour une non-initiée, ou une fille qui ignore tout du désespoir. Mais dans les bureaux de Green World International, toutes les femmes – à l'exception de Penelope – réintègrent discrètement leurs chaussures, allument leur cigarette d'eucalyptus pour camoufler l'odeur du cannabis et se vaporisent leur parfum préféré, en un mot se tiennent prêtes dès qu'Ida donne le fameux signal.

En plus, j'avoue que c'est *moi* qui ai eu l'idée de faire un peu de provocation quand nous avons compris quelle était la position de Penelope vis-à-vis du sexe opposé. Enfin, quand je dis position… pas au lit, en tout cas.

Penelope fait peut-être allusion au jour où j'ai demandé à Joey de venir me chercher pour déjeuner avec lui. Je suis restée absente deux heures et je suis revenue au bureau une rose à la main, une touche de chardonnay derrière l'oreille et la robe à l'envers… Je suis restée plantée cinq bonnes minutes devant le bureau de Penelope pour être certaine qu'elle ne rate pas l'extrafort des coutures !

Elle m'a évitée pendant tout le reste de la journée. Elle n'a pas compris que c'était juste un de nos petits tests maison.

Pour voir si elle avait le sens de l'humour.

Mais le test a été négatif.

Et de toute façon, prendre une bouchée d'ersatz de mâle pendant la pause déjeuner, ça n'a jamais fait d'une femme une mangeuse d'hommes.

Dimanche

Il me reste deux heures et vingt-cinq minutes avant la fin officielle de mon trentième anniversaire, et je suis encore en train de ressasser les paroles de Penelope. Si seulement elle disait vrai, s'il y avait ne serait-ce qu'une part de vérité dans ses propos ! Mais j'ai toujours beaucoup de mal à m'imaginer moi, Dinah

Nichols, dans la peau d'une mangeuse d'hommes. Penelope a vraiment mieux à faire pour meubler son temps !

Cleo et Joey sont en retard. Nous sommes censés boire un pot chez moi pour fêter mon anniversaire. J'ai même passé un coup de plumeau dans tout l'appartement !

Trente ans. L'âge critique. Je trouve ça tellement déprimant maintenant que je n'ai plus de petit ami ! J'ai donc décidé de donner à l'événement un traitement minimum.

O.K., je sais.

Je suis dans le déni complet.

Je me dis que ça n'a pas d'importance, que mes meilleurs amis ont mieux à faire aujourd'hui. Je vais rester chez moi, terrée dans mon appart', à méditer sur mon célibat.

Bon, soyons juste, mes deux amis sont très occupés.

La GWI a expédié Cleo à Seattle pour assister à un Congrès sur les déchets urbains. Quant à Joey, il est parti avec elle pour un entretien d'embauche avec un nouvel agent, et ils doivent rentrer tous les deux en voiture.

Le film de Joey et ses rôles à la télé sont la plupart du temps très, très courts. Et muets. Il a eu de la chance, ces dernières années, il a pas mal bossé dans des séries policières et de science-fiction. Au cours de sa carrière, il a été enterré vivant dans la boue, mitraillé en pleine rue, transformé en torche vivante, poussé dans le vide du haut d'un gratte-ciel. Il a eu les pupilles transpercées par des créatures rampantes triasiques, s'est auto-désintégré en poussière fine comme du talc. J'oubliais : il a aussi été violemment aspiré dans un tube.

Toujours perfectionniste et soucieux d'améliorer son art, Joey me demande souvent de critiquer ses prestations. Que voulez-vous dire à un mec qui, la plupart du temps, sert de faire-valoir à des extraterrestres ? « Excellent jeu de jambes. Fantastique cette façon de te tortiller, Joey. On dirait vraiment que tu es en train de te réduire en purée. »

Je prépare un peu de pop-corn, histoire de chasser ma tristesse, et je retourne m'installer dans le canapé pour attendre mes amis.

Quelque chose en moi s'attend à recevoir un signe, le signe que j'ai atteint cet âge fatidique des trente ans – un tremblement de terre par exemple ou une éclipse totale de soleil. Mais j'ai passé un dimanche très calme, me livrant à quelques activités essentielles comme râper la corne de mes pieds et appliquer un bain d'huile chaude sur mes cheveux. Quand le soir est arrivé, je me suis affalée sur mon canapé pour regarder les trois secondes inoubliables de Joey dans la énième rediffusion d'un ancien épisode de *X-Files.* Je vais devoir me résigner à une vie de solitude et de mousse à la fraise.

C'est alors que le téléphone sonne.

Je bondis trop vite du canapé, trébuchant sur le bol en plastique posé par terre, envoyant valser au passage mon pop-corn au beurre salé sur le tapis persan.

Il y a encore de l'espoir, quelqu'un s'est quand même souvenu de moi.

Peut-être un de mes ex ?

Ou Mike… l'ex-homme de ma vie ?

Ou un futur ex ? Un type que j'ai peut-être rencontré à l'occasion d'une collecte de fonds et que je me suis empressée d'oublier ? C'est peut-être l'ami d'un ami d'un ami qui a eu un mal de chien à dégotter mon numéro ?

Ou alors Thomas, mon thérapeute ? Avec tout le fric que je lui donne, il est censé m'aider à me sentir mieux, non ? Et quoi de mieux qu'un petit coup de fil pour me souhaiter mon anniversaire ?

Et tout à coup, la mémoire me revient.

Le Pervers au Tsadziki !

C'est un type qui s'amuse à m'appeler pour me proposer, d'une voix sifflante qui me donne la chair de poule, de recouvrir entièrement mon corps de *tsadziki*. Vous savez, cette spécialité grecque à base de yaourt et de concombre ? Il se propose ensuite de tout enlever avec du pain *pita* jusqu'à ce que ma peau réapparaisse dessous. Avec la chance que j'ai, c'est forcément un mec qui m'a repérée dans le quartier, sans doute un

Méditerranéen au pantalon moulant. Il sait qui je suis car il m'a donné quelques précisions sur mon physique. Si c'est encore lui, ce sera son troisième et dernier appel.

Je pars en dérapage vers le couloir pour récupérer le sifflet en argent, du genre de ceux utilisés par les profs de gym un peu timbrés. Il était censé être accroché à un fil près du téléphone pour être utilisé dans les cas d'Appel Pervers, mais j'avais complètement oublié son existence. Si j'ai bien évité toutes les tavernes et tous les restaurants grecs de Vancouver, j'ai oublié en revanche d'accrocher mon arme secrète. Je porte le sifflet à mes lèvres et je m'apprête à percer le tympan de mon Pervers.

Je sais ce que vous pensez. Pourquoi n'ai-je pas de téléphone avec présentation du numéro ou de répondeur ? Et vous avez parfaitement raison, c'est une erreur de ma part. Mais pourquoi éliminer de ma vie toute notion de mystère ? Ne pas savoir qui est à l'autre bout du fil, anticiper une bonne nouvelle… ou une mauvaise – comme de la pub pour le restau chinois du coin qui vend des trucs immangeables –, ça vous brûle au moins cinquante calories pour cause de stress ! Sans compter qu'il y a toujours le dernier chemisier Gap, le *must* du moment, pour dépenser son argent autrement.

Ma main couverte de beurre se bat avec le téléphone.

— Allô ?

— Joyeux anniversaire, Di Di !

— Maman ? Je ne m'attendais pas à avoir de tes nouvelles. Tu es bien censée être sur le terrain au fond du détroit de la reine Charlotte ?

Je suis soulagée et déçue à la fois. Si ma propre mère ne m'avait pas appelée, j'en aurais conclu que la situation était encore plus sombre que je ne le pensais.

— Annulé, trésor. Je pars pour l'Alaska dans quelques jours. Ils veulent que je prenne la direction du nord pour étudier les conditions de vie de l'otarie de Steller. C'est pour faire le suivi d'un projet de dispersion, et nous en avons pas mal qui

se retrouvent assez loin de leurs colonies d'origine. Au fait, Di Di, tu n'es pas censée fêter ton anniversaire avec des amis ?

— C'est ce que je fais.

Je monte le volume du son de *X-Files*.

— Ça m'a l'air bizarre. J'espère qu'ils n'ont pas pris de drogue ? Ah, j'allais oublier : que veux-tu pour ton anniversaire ? Je tiens absolument à marquer le coup. Trente ans ! Tu es sur la bonne voie, celle de la maturité.

Comme si j'avais besoin qu'on me le rappelle !

— Je vais y réfléchir, maman.

— D'accord, Di Di. De toute façon, on se verra bientôt. Je vais faire un saut à Vancouver bientôt. Je dois laisser tomber plusieurs conférences à l'université. Priorité à la migration de l'*orcinus orca* sur mon agenda. Ils ont organisé toute une série de conférences sur les cétacés, cette année. Je leur ai dit que cela me réjouissait car j'aurai l'occasion de voir ma fille. Oh, encore une chose dont j'oublie toujours de te parler : Mike et sa jeune femme sont venus me voir il y a plusieurs semaines.

— Sa jeune *quoi* ?

— Tu la verrais, ma chérie… ! Une petite chose fluette et toute molle. Je crois qu'ils se sont mariés il y a à peu près trois mois. On a l'impression qu'elle va s'envoler à la première rafale de vent ! Je ne pense pas qu'elle aide beaucoup ce bon vieux Mike pour le transport.

— Quel transport ?

— Quand je leur ai parlé, ils s'apprêtaient à partir pour Vancouver. Je leur ai donné ton adresse et ton numéro de téléphone. Mike a l'air très impatient de te revoir.

Je sens le pop-corn remonter dans ma gorge.

J'aime tenir ma mère pour responsable du fait que j'ai atteint les trente ans en solo. Et même si ce n'est pas sa faute, j'ai besoin de faire porter sur quelqu'un la responsabilité de mon désert affectif. Il est logique que ça tombe sur elle.

Je suis allée pleurnicher plus d'une fois chez mon psy.

— Je ne sais pas comment faire pour avoir une vraie rela-

tion avec un homme. Je n'ai pas d'exemples. Ma mère prend les hommes pour des bêtes de somme dont la seule utilité est de réparer les clôtures, de nettoyer les écuries, de nourrir les phoques et les baleines et se prosterner à vos pieds pour vous adorer. Mais elle prétend qu'il faut absolument les virer s'ils refusent de rester dociles.

Ma mère est zoologue. Sa spécialité, ce sont les mammifères marins.

Thomas me répond invariablement :

— Personne ne naît avec un mode d'emploi.

Pour ce qui est de l'image paternelle, disons que c'est la principale raison pour laquelle je paye Thomas. Faute d'avoir un père en chair et en os, il ne me reste qu'un terrible sentiment de rejet et de solitude.

Thomas est très séduisant. J'ai longtemps cherché avant de dénicher le parfait thérapeute. Je le consulte deux fois par mois. Il n'a rien d'un adepte de Freud diplômé… jamais je n'aurais eu les moyens de me payer ce genre de psy. C'est un thérapeute bas de gamme, avec un soupçon de barbe poivre et sel, juste ce qu'il faut, et des pièces de tissu sous les coudes de son costume en velours côtelé. Son tarif correspond au prix d'un repas dans un restaurant correct, mais il fait moins grossir. Les silences de Thomas sont empreints de sagesse, et il possède un canapé en vrai cuir. Ça inquiète probablement sa petite amie qui habite à l'étage au-dessus. Je l'imagine clouée au sol, l'oreille collée aux grilles du chauffage central, juste pour s'assurer que personne ne se laisse aller à des débordements autres que thérapeutiques à l'étage du dessous !

Lorsque je parle, Thomas m'écoute attentivement. Puis il tire sur sa pipe, exhale une volute de fumée et me distille ses avis, suggestions et autres clichés d'usage.

Pendant toute mon enfance, j'ai fantasmé sur mon père. A l'âge de six ans, quand j'ai demandé à ma mère qui était mon père, elle m'a regardée froidement dans les yeux et m'a expliqué

qu'il ne faisait plus partie de sa vie et par conséquent de la mienne. Et qu'il ne fallait jamais plus la questionner à son sujet.

Ma mère est une grande femme mince à la peau laiteuse et aux joues roses. Ses cheveux blonds commencent à virer tout doucement au gris. On dirait une princesse celte, et les hommes qui la rencontrent la trouvent généralement belle. Moi, je suis de taille moyenne, j'ai les yeux et les cheveux noirs et je suis plutôt rondelette. Si la génétique dit vrai, je suis en droit de me demander si mon père ne serait pas un petit homme brun.

Ma mère a perdu ses parents très jeune. J'ai de mes grands-parents le vague souvenir d'un couple de joueurs de bridge accros au whisky, hargneux et toujours en train de se plaindre. Ils ont légué à ma mère un fonds en fidéicommis. Ma mère est le fruit ô combien triomphant d'une école de Victoria réservée à l'élite, où elle et les autres gosses de riches se cassaient les tibias à coups de crosse de hockey sur gazon et bossaient très dur. C'est là que ma mère a pris sa pointe d'accent anglais et a acquis cette énergie qui a pourri mon enfance. Pour vaincre mon mal, je fendais du bois, je vidais des poissons et je faisais de grandes balades à pied le long de la West Coast Trail. J'étais en forme… contre ma volonté.

Dès le premier jour de ma puberté, je n'ai eu qu'une idée en tête : trouver un endroit où mes vêtements ne seraient plus imprégnés de l'odeur du poisson, de l'engrais et du purin.

Je suis convaincue que si ma mère avait grandi sans ce magot hérité de ses parents, si elle avait été contrainte de laisser un homme subvenir à ses besoins pendant toute sa grossesse, les choses auraient été différentes. Je serais aujourd'hui une fille équilibrée, avec le même petit ami en permanence à mes côtés. Etudier les mammifères marins n'est pas à proprement parler un métier lucratif. Seuls les rentiers peuvent se permettre de mener à bien ce genre de travail sur le terrain, ou entretenir par passion une ménagerie comme celle que ma mère possède là-bas, sur l'Ile de Vancouver. Car s'occuper des animaux – qu'il s'agisse de phoques, de ratons laveurs, de faucons, de chiens, de

chats, de moutons ou de poneys – exige d'avoir du personnel pour, sans parler de la nourriture.

Quand j'étais enfant, j'étais persuadée que je faisais partie moi aussi du règne animal, et que tous ces animaux de compagnie étaient mes frères et sœurs. Pour attirer l'attention de ma mère, je me mettais à quatre pattes et je faisais mine de manger dans l'écuelle du chien. Ce qui laissait ma mère totalement indifférente. J'avais l'impression de n'être qu'un vertébré de plus dans son zoo privé, une expérience, un accident de la science. Mais chaque fois que j'aborde le sujet avec Thomas, il prétend que je n'avais probablement qu'une vision partielle des choses. Peut-être qu'il a raison. Ou pas.

Je sais ce que je veux pour mes trente ans.

A minuit moins vingt-cinq, j'entends frapper à ma porte. Lorsque j'ouvre, Joey fait brusquement irruption dans la pièce en brandissant une bouteille d'Asti Spumante. Cleo lui emboîte le pas, une bouteille de chardonnay à la main. A voir leur tête, on croirait qu'ils viennent de courir un marathon.

Je les suis jusqu'au salon. Joey se tourne vers moi…

— Ah oui, les verres…

Puis il fonce droit vers la cuisine pour trouver son bonheur.

Cleo m'agrippe le bras de ses ongles pourpres.

— Je sais, Dinah, je sais. Nous sommes très en retard, et tu as des envies de meurtre.

— De toute façon, je ne me changerai pas en citrouille avant minuit. Ça nous laisse vingt-deux minutes pour nous marrer et chanter *Bon Anniversaire* ! La conférence était comment ?

— Merdique.

— Vraiment ?

— Ah ça oui, au sens propre du terme, si j'ose dire… On a discuté des moyens de se débarrasser des déchets de la planète. Des excréments. Je ne te cache pas que j'ai envie d'un bon bain. Tu sais qui sont les principaux responsables ?

J'avoue mon ignorance.

— Le bétail. Les émissions de méthane provenant des

bouses de vache de toute la planète vont nous propulser dans le royaume des cieux.

Joey s'exclame du fin fond de la cuisine :

— Tu imagines, Dinah ? Elle m'a pris la tête pendant tout le trajet de retour en voiture avec une conférence sur les flatulences des vaches !

— De quoi péter de rire, non ?

— Très drôle.

Je l'entends fourrager dans mes placards de cuisine.

— Dinah… tu n'as pas de verres ? Où sont passés tes verres à vin en cristal de Waterford ?

— Pas de Waterford, de Wal-Mart. Ils sont tous cassés.

Je me sens un peu gênée.

— Tous ? Laisse-moi deviner… C'était « sans le vouloir » ?

— Thomas m'a dit qu'on pouvait casser des objets à condition de ne blesser personne. Mike m'avait acheté ces verres il a des années, alors j'ai fini par les casser un à un jusqu'au dernier. Si vous saviez le bien que ça m'a fait !

— Vu. Eh bien, à la guerre comme à la guerre ! Nous boirons dans tes pots de Nutella. Qui veut Minnie et qui veut Donald ? Moi, je prends Dumbo.

Nous remplissons les « verres » pour trinquer à mes trente ans.

Cleo s'approche d'un pas nonchalant de la fenêtre orientée vers l'ouest et jette un coup d'œil dehors.

— Ooh ! Ton voisin est réveillé. Je dirais même, tout à fait réveillé.

Je panique.

— Ferme les rideaux, Cleo. Si tu veux vraiment jouer les voyeuses, essaie au moins d'être discrète.

Elle s'exécute et continue d'espionner en risquant un œil dans l'interstice entre les rideaux.

— Mon Dieu, c'est quoi ce truc noir ? Un chat ? Tiens, tiens… ! Le voilà qui retire sa chemise. Regarde-moi ce corps musclé. Il est super-bien foutu ! Ce mec est vraiment canon.

C'est beaucoup mieux que *Survivor*. Allez, mon chou, enlève tout ! On attend.

L'haleine douteuse de Cleo fait apparaître un rond de buée sur la vitre.

Joey fonce vers la fenêtre et tente d'éloigner Cleo.

— Ote-toi de là ! Laisse-moi regarder.

Je proteste.

— Ça suff… hic !

Cleo a viré au rouge tomate.

— Je me demande comment tu fais pour ne pas rester plantée devant cette fenêtre. On peut dire que c'est une belle bête, ce mec ! Est-ce qu'il laisse toujours ses stores ouverts ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Il vient d'emménager. Et puis j'essaie de ne pas passer mon temps le nez collé à la vitre pour épier mes voisins.

Vous parlez d'une menteuse… !

Mon nouveau voisin a emménagé cet été. Depuis cette fenêtre, j'ai une vue imprenable sur son salon, au rez-de-chaussée. Il vit dans une maison des années 90 avec des portes coulissantes qui vont du sol au plafond. Devant la maison, un patio minuscule en forme de L, et plus loin, une rangée de bambous censés mettre les fenêtres de la rue à l'abri des regards. Sauf que depuis ma petite fenêtre du second étage, je vois tout. C'est comme si je regardais dans un bocal à poissons. Le salon est idéalement situé pour mater sans se faire voir, à condition d'éteindre la lumière et de fermer les rideaux.

Seulement voilà, tout ça ne sert pas à grand-chose.

Mon voisin est gay.

Son partenaire se pointe chez lui épisodiquement, soit le week-end, soit deux ou trois jours en milieu de semaine. Je n'ai rien vu de très probant, juste quelques instants de complicité furtifs : une main qui se pose sur la main de l'autre, quelques embrassades consternantes, des conversations vives dans le salon, des crises de fou rire. Ces deux hommes sont si à l'aise ensemble, si complices, si totalement détendus qu'ils sont de

toute évidence faits l'un pour l'autre. De parfaites âmes sœurs ! Personnellement, je les envie et je les admire. Vu de ma fenêtre, ce couple a tout du couple idéal.

Et puis soudain, voilà que le partenaire – un petit brun très différent du grand type aux cheveux châtains – disparaît pendant une semaine ou deux. Mon voisin, de toute évidence un peu perdu, sort alors ses appareils de fitness pour faire de l'exercice.

Pendant les chaudes soirées d'été de la fin août, je me suis planquée derrière ce rideau pour regarder évoluer ce corps à demi nu et luisant de sueur. Et je jure que si Russell Crowe en personne avait pris furtivement la place de mon voisin, avec les derniers rais de lumière qui mettaient en valeur les muscles de ses bras et de son torse, vous n'auriez pas vu la différence !

Puis septembre est venu, et octobre. J'ai continué à me poster à la fenêtre pour jeter un coup d'œil de temps en temps. Mon côté voyeur me reprochait de ne pas être suffisamment attentive. Ah, ça me va bien de critiquer le Pervers au Tsadziki ! Naturellement, je me trouve des excuses : si j'agis ainsi, c'est que j'ai besoin de temps avant de recommencer à me brûler les ailes. Mais les années passent de plus en plus vite, et j'ai atteint les trente ans sans même m'en apercevoir.

Joey me dit :

— Inutile de te monter la tête, Cleo, mieux vaut l'oublier. Cette merveille n'est pas pour toi, tu peux me croire. Dinah et moi l'étudions depuis un bon moment, et pour ce qui est de dénicher des infos, nous sommes champions. A côté de nous, les mecs de la CIA ne sont qu'une bande de mauviettes ! Eh bien, nous sommes heureux de t'apprendre que le voisin de Dinah n'est pas de ceux qui vénèrent les femmes !

L'expression du visage de Joey est triomphante.

Cleo gémit.

— Ce mec n'est pas gay. C'est impossible, impossible !

Joey lui répond du tac au tac :

— Eh bien, moi, je te dis qu'il l'est. C'est un gay !

Cleo marche d'un pas lourd vers la table pour se verser une nouvelle rasade de vin.

— Ce sont toujours les mieux qui sont homos, vous avez remarqué ? Mais au fait, Joey, comment le sais-tu ?

— Je l'ai aperçu plusieurs fois. Dans des clubs.

— Quel genre de clubs ?

— Chez *Luce*, au *Numbers*, et au *Lotus Sound Lounge*. Et il a toujours le bras sur l'épaule du même mec, celui qui débarque chez lui de temps en temps. Un petit brun du genre français, plutôt gringalet. Crois-moi, c'est un monogame indécrottable !

Je jette un nouveau coup d'œil. Mon voisin est immobile, à présent. Il observe le ciel, les nuages gris et lumineux qui menacent d'éclater. C'est bizarre que nous ne nous soyons jamais rencontrés, que nos chemins ne se soient jamais croisés. Une question de timing, je suppose. Il vit dans l'appartement d'à côté mais on dirait que son monde et le mien sont à des millions d'années lumière l'un de l'autre.

Joey s'exclame :

— Zut alors ! Il vient d'éteindre la lampe.

— Il en a probablement marre de ses voyeurs de voisins.

Cleo quitte son poste d'observation près de la petite fenêtre et se plante devant mes immenses baies vitrées. Elle pousse soudain un cri perçant et montre les fenêtres du doigt. Derrière la large baie vitrée, apparaît l'ombre d'un homme suspendu au bout d'une corde au-dessus du petit balcon.